

Sitting Bull

Emmanuel Bouchard

Number 124, February 2010

Amérindiens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61696ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, E. (2010). Sitting Bull. *Moebius*, (124), 85–90.

EMMANUEL BOUCHARD

Sitting Bull

L'homme est entré discrètement dans la salle par la porte de côté. Il s'est assis sur le bout de la première chaise libre et il a levé les yeux vers la tribune, attentif. C'est quand il a quitté sa place pour s'appuyer contre le mur que je l'ai reconnu : grand, mince, l'air grave, il portait une coiffe de plumes, de larges colliers de coquillages, un habit de cuir pâle frangé et des mocassins lacés jusqu'aux genoux. L'Indien de la photo.

Le moment de la pause est venu et quelques auditeurs se sont avancés pour voir de près les objets que j'avais étalés sur une grande table. Lorsque j'ai relevé la tête, après avoir expliqué à une jeune dame les usages d'un plat d'écorce qu'elle examinait sous tous les angles, intriguée, mon regard a croisé celui de l'homme, qui n'avait pas bougé de son poste et qui me fixait obstinément, la tête haute. J'ai souri et lui s'est incliné, en signe de respect. Du moins, c'est ce que j'ai imaginé.

*

À Honfleur, dans le cadre d'un congrès sur Samuel de Champlain, on m'avait invité, un peu à la dernière minute, à prononcer une conférence sur les Montagnais et leur chef Anadabijou avec qui l'explorateur avait scellé une alliance à Tadoussac lors de son premier voyage au Canada, en 1603. L'idée m'avait immédiatement séduit. Pour la cause, l'amour du métier, les échanges bien sûr, mais également parce que ce serait l'occasion de revoir un vieil ami du temps de l'université qui habitait cette ville charmante où je ne m'étais pas arrêté depuis près de

dix ans. J'ai donc rassemblé livres, cartes, wampums, objets traditionnels et j'ai sauté dans l'avion, quelques jours avant le début de l'événement.

Comme d'habitude, je ne m'étais pas annoncé, et je me suis cogné le nez à une porte fermée: Jérôme était parti en voyage d'affaires; il revenait la semaine suivante, la journée de mon départ précisément. C'est ce que sa voisine de palier m'a appris après m'avoir entendu frapper avec insistance. Nous avons discuté un peu de mon vieil ami, comme si depuis toujours nous nous étions connus. Puis, elle m'a indiqué une petite auberge près du port où, selon elle, on pourrait certainement m'accueillir pour quelques jours puisque j'étais un «cousin», a-t-elle ajouté en faisant sonner un rire aigu.

Je l'ai remerciée et je me suis rendu aussitôt à l'endroit qu'elle m'avait indiqué, pressé de déposer mes affaires: une splendide maison à colombages comme on en voit partout dans la région, une horde de pigeons posés sur l'arrête de ses trois lucarnes. Chaque fois que je pénétrais dans ces anciennes constructions, je sentais instantanément une flamme monter en moi, y retrouvant un esprit de famille, un confort rassurant. Je me suis avancé vers le petit bureau derrière lequel se tenait une femme grassouillette et souriante. Elle avait ce qu'il me fallait: une chambre minuscule, sa dernière, dans les combles, «pas exactement une suite nuptiale, mais une habitation convenable pour un homme seul». Ce serait parfait.

Sur le mur de l'escalier étroit où elle m'a précédé, on avait accroché des photos dont certaines représentaient la ville à différentes époques, d'autres, des personnalités qui devaient être passées dans le coin ou à l'auberge. Sur l'une de ces images, on pouvait apercevoir, sur un voilier au milieu du port, un Amérindien aux allures de Sitting Bull. Il tenait dans ses mains un instrument de navigation qui ressemblait à un sextant ou à un astrolabe.

*

Ma conférence s'est terminée vers la fin de l'après-midi et je suis resté sur place pour entendre les discours officiels et partager le vin d'honneur avec mes collègues. Comme

j'avais rencontré la plupart d'entre eux le mois précédent dans un semblable événement à Saint-Louis, aux États-Unis, mes sujets de conversation se sont bien vite épuisés, de sorte que j'ai eu bientôt l'impression de n'être plus à ma place. J'ai salué tout le monde et je suis sorti.

Le temps était doux. J'ai marché dans la ville, cherchant plus ou moins consciemment les lieux qui m'avaient laissé les meilleurs souvenirs : la vieille église de bois avec son drôle de clocher soutenu par des poutres, la fontaine et le lavoir encerclés de plantes grimpantes et de fleurs, juste au bout d'une rue étroite, le petit restaurant du Quai Sainte-Catherine... Au fond, j'aurais souhaité m'abandonner au hasard de la promenade, mais je n'y arrivais pas ; le trajet s'imposait à mes pas, sans pourtant que j'aie la connaissance exacte des places et des rues.

Après mon troisième ou quatrième passage devant l'église Saint-Léonard, je me suis résolu à revenir vers le port et c'est à cet endroit que je l'ai aperçu, assis précisément à la table de cette terrasse où je me souvenais avoir mangé avec Jérôme dix ans auparavant. Seul, un verre à la main, *Sitting Bull* fixait l'entrée du Vieux Bassin. Il semblait perturbé ou simplement concentré sur ce que personne d'autre que lui ne voyait, au loin, au-delà de la ville sans doute. Je craignais toujours de déranger les gens mais, cette fois, je n'ai pas pu résister et je suis allé à sa rencontre. Il m'a reconnu aussitôt et m'a pointé la chaise devant lui.

— Mais je vous en prie, asseyez-vous. Je n'attends personne... joignez-vous donc à moi... je prenais l'apéro justement.

Son accent m'a saisi : l'homme était français, parisien peut-être. Malgré ses plumes, ses extravagantes décorations, son costume, il parlait à peu près comme le garçon qui venait de s'avancer vers nous pour nous offrir à boire. J'ai essayé de faire comme si je n'étais pas surpris, mais la situation est vite devenue intenable. Complètement ridicule même. Et *Sitting Bull* s'est empressé de dissiper mon malaise.

— Bien. Je vais vous expliquer, mais permettez-moi d'abord de vous dire que j'ai bien apprécié votre conférence de cet après-midi. Je connaissais peu de chose à propos de mes cousins montagnais et vos propos ont été pour moi très instructifs.

Il s'est interrompu, puis s'est penché vers moi, comme s'il s'apprêtait à me confier quelque chose.

— Vous l'avez peut-être deviné : j'appartiens au peuple sioux. Bien sûr, je suis né en France, en banlieue de Paris, mais je ne partage rien avec les habitants de ce pays. Au plus profond de moi, j'ai toujours senti que mes racines étaient en Amérique. Il est certain qu'une erreur a été commise à un moment ou l'autre de l'histoire ; quand j'en ai été convaincu, j'ai décidé de revenir à mes origines.

D'un geste lent et gracieux, il m'a montré ses habits et ses colliers, comme si je ne les avais pas encore remarqués. J'ai voulu parler, mais il a enchaîné.

— Il y a quelques mois, je me suis rendu à Ornans, en Suisse, pour participer au pow-wow de l'association Four Winds. Nous nous sommes tous réunis au milieu des montagnes. Quelques centaines de personnes, des Indiens venus des trois Amériques. Nous avons dansé, chanté et célébré, trois ou quatre jours durant, renouant avec nos traditions. Nous avons allumé des feux aux quatre coins du site, élevé des tipis, revêtu nos habits de cérémonie...

Sitting Bull parlait sans emphase, avec un naturel désarmant. Sans que je le questionne, il m'a raconté les grandes étapes de son « retour vers lui-même », la prise de conscience progressive de son ascendance sioux. Il avait des souvenirs très précis de son adolescence et de tous ces westerns dont il était friand, comme la plupart des gens de son âge mais pour des raisons différentes.

— Curieusement, je ne me suis jamais identifié à John Wayne, Henri Fonda ou Clint Eastwood. Les vrais héros pour moi, ce n'était pas eux, mais les Indiens. Ces gens me fascinaient : j'aimais leurs tenues, leur façon de vivre... j'avais une sympathie spontanée pour eux, même lorsqu'ils faisaient la guerre et qu'ils torturaient leurs prisonniers.

Le jour tombait et les lumières se reflétaient sur l'eau calme du Vieux Bassin près duquel des touristes circulaient en s'arrêtant à chaque dix pas. Du café voisin venait à nos oreilles la musique feutrée d'une viole ou d'un violoncelle qui semblait vouloir accompagner l'apparition de la lune dans le ciel marine. Dans son accent pointu, Sitting Bull poursuivait son récit, plongé dans des confessions qui ne cessaient de m'étonner. Avait-il bien conscience de ce qu'il

disait ? Avais-je affaire à un blagueur ou à un mythomane ? Surtout, pourquoi me racontait-il tout cela, à moi ? Je me doutais que ma provenance et le métier que j'exerçais devaient y être pour quelque chose, mais je n'arrivais pas à comprendre pourquoi il m'avait choisi. Mais n'était-ce pas moi, après tout, qui avais fait les premiers pas ?

Nous avons bientôt vidé nos verres et, comme nous n'en avons pas complètement terminé avec ces guerres indiennes du XIX^e siècle dont Sitting Bull venait d'entamer le commentaire, nous avons arpenté la promenade le long du Vieux Bassin. Qu'avais-je de mieux à faire au fond, seul dans cette ville où je ne connaissais personne ? Aussi bien me divertir de cette curieuse compagnie.

La chaude soirée, le monologue de Sitting Bull prononcé de manière uniforme, la lenteur et le hasard de nos déambulations, la fatigue et l'effet de l'alcool, tout cela me transportait dans une langueur confortable. J'écoutais sans toujours comprendre le discours de mon compagnon qui, de temps à autre, quémandait mon approbation sur un détail historique ; je la lui cédaï spontanément, sans trop chercher, et je revenais à cet état de semi-conscience.

Puis, ce mot, échappé deux ou trois fois d'affilée dans son discours et suivi d'un silence interrogatif, m'a soudainement ramené au monde.

— ... Anadabijou ?

Sitting Bull avait cessé de marcher et il me fixait de son regard pénétrant. Dans la noirceur, je ne distinguais plus la pâleur de son visage.

— À Tadoussac, vous avez rencontré le chef Anadabijou, n'est-ce pas ?

J'étais stupéfait. Sans savoir pourquoi, j'ai senti qu'il ne fallait pas le contrarier. Je me suis reculé d'un pas ; nous étions seuls sur la place, près de l'entrée du Vieux Bassin. Les images d'Indiens cruels et sanguinaires du cinéma hollywoodien que j'avais travaillé toute ma vie à remettre en cause me sont soudainement apparues à l'esprit : des hommes maquillés dansant et chantant en cercle autour de leur prisonnier attaché à un poteau. Les bras croisés, le menton relevé, Sitting Bull attendait une réponse.

— Eh... oui, bien sûr. C'était lors de mon premier voyage et... le chef nous a bien accueillis. Le festin qu'il nous a offert était... fabuleux.

Je n'ai pas trouvé mieux, mais il a eu l'air satisfait puisqu'il m'a regardé en inclinant la tête.

J'en ai profité pour diriger la conversation ailleurs. En même temps que nos pas. Un voilier sortait du Vieux Bassin, silencieux. Nous étions tout près de la Lieutenance, vers laquelle nous nous sommes dirigés. Pour la première fois depuis que nous avons quitté la terrasse, nous semblions tous les deux savoir où nous allions.

Sur le bâtiment de pierre de la Lieutenance, le buste de Samuel de Champlain était à peine visible; la plaque commémorative, qui indiquait la date et les circonstances de son départ pour la Nouvelle-France, encore moins.